

*poésie*

# Congo

Alain Mabanckou

MÉMOIRE  
D'ENCRER 

**Alain Mabanckou**

**CONGO**



# 1

## DU LECTEUR CONGOLAIS

Avec le temps, je me suis rendu compte que mes lecteurs les plus exigeants sont mes compatriotes congolais. Dans les salons du livre, ils me regardent de loin. Ils redoutent de venir vers moi comme s'ils craignaient que je les oblige à se faire dédicacer mes livres. Un d'eux avait pourtant brisé le mur, accompagné de sa compagne camerounaise, et il était tout fier de me présenter à sa dulcinée :

— Voilà, c'est lui l'écrivain de chez moi ! Tu vois, il est comme à la télé, toujours avec sa casquette !

Pendant un quart d'heure, mon compatriote m'a brossé la situation politique du Congo. Ses coudes étaient posés sur la pile de mes livres, ce

qui dissuadait les autres lecteurs de se rapprocher. De temps à autre, il brassait les pages des ouvrages tandis que le libraire, plus que décontenancé, le fusillait du regard.

Il a ouvert la première page de *Demain j'aurai vingt ans* :

— Donc c'est ça votre dernier livre ? Je vous ai écouté en parler à la radio, mais je ne l'ai pas encore acheté...

La Camerounaise s'est emparée du roman pour aller vers la caisse. D'un geste vif mon compatriote le lui a arraché des mains :

— Tu fais quoi ? Pourquoi tu achètes son livre alors que tu le connais maintenant ?

Les deux sont partis, et je les apercevais maintenant dans la foule, en pleine dispute...

J'ai croisé un autre compatriote dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris, rue de Panama. Il a foncé vers moi :

— C'est toi l'écrivain en question ?

Ne sachant que répondre car je ne comprenais pas le sens de la formule « en question »,

j'ai opiné du chef. Le compatriote m'a proposé d'aller prendre un pot dans un petit bar congolais. Je ne pouvais pas me défausser car il insistait. Une fois que nous nous sommes attablés et avant que les deux bières qu'il avait commandées ne soient déposées sur la table il a murmuré :

— J'ai quelque chose de très important à te dire, mon frère ...

Il a regardé autour de lui pour s'assurer que les clients de l'établissement ne nous écoutaient pas :

— Pourquoi tu n'écris jamais sur le Congo, hein ? Pourquoi tu ne cites jamais le nom du dictateur qui nous gouverne là-bas, hein ? Je te préviens que si tu ne le fais pas, moi-même je vais le faire, et tant pis pour toi car si je deviens très connu ça veut dire que toi c'est fini, tu ne seras plus connu, les gens vont t'oublier, est-ce que tu me comprends, hein ?

Reprenant son souffle, il a poursuivi :

— J'en ai marre parce que vous autres, avec les Léonora Miano et les Fatou Diome, vous ne parlez jamais de vos pays ! C'est quoi cette histoire ? Est-ce que c'est les Blancs qui vous

donnent les sujets et vous disent de ne pas parler de vos pays, hein ? C'est pour ça que moi je ne lis plus tous ces écrivains africains, c'est pas normal !

Un autre, croisé devant le restaurant Flunch, au Forum des Halles, dans le 1<sup>er</sup> arrondissement, m'a apostrophé en ces termes :

— Est-ce que dans ton sac-là tu n'as pas un exemplaire de ton livre ? Parce que, tu comprends, je ne vais quand même pas l'acheter ! Si je l'achète je vais enrichir les Blancs ! Ça, jamais !

Je lui ai fait comprendre qu'un écrivain ne se promène pas avec ses livres. Et là, sans me dire au revoir, et d'un ton à la limite de la menace il a lâché :

— Eh bien, tant pis pour toi, moi je ne te lirai jamais !

**DU VOYAGE AU CONGO**

André Gide... Son regard est profond, traversé par une sérénité qu'on retrouve sur certaines des images de Pablo Picasso vendues un peu partout dans les rues des grandes villes du monde.

Gide est pensif. Derrière son air se lisent les obsessions de l'humaniste – et finalement l'essence de son œuvre tournée vers la quête de la liberté.

Durant ma jeunesse, il y avait donc ce livre, *Voyage au Congo*, paru en 1927. Si mes yeux se posaient sur ce nom Congo, c'est surtout le mot voyage qui m'intriguait. D'ordinaire l'Occidental de cette époque aurait foulé les terres coloniales avec l'outrecuidance de celui qui avait répandu les

lumières, la civilisation aux prétendus barbares qui n'avaient rien inventé. Ces sauvages qui n'avaient pas d'âme. Ces arriérés à qui il ne fallait surtout pas parler de raison puisqu'ils n'avaient pas lu Descartes.

Et voici qu'en parcourant ce récit de voyage, j'appris autre chose de Gide : la colère, le ras-le-bol, la hargne en pleine période de gloire des colonies à travers le monde. Si pendant leurs multiples voyages en Afrique, les Européens regardaient le paysage, Gide avait pris la résolution de scruter l'âme des autochtones. Un peu à la manière du photographe Henri Cartier-Bresson qui disait : « Quand je voyage, je regarde ce qu'on me montre et je photographie à côté. »

Dans *Voyage au Congo*, Gide aussi avait choisi de photographier « à côté » afin de dévoiler ces « terres d'ébène », décrire au trait près le visage du colon et exposer au monde entier la barbarie qui n'était pas toujours le propre de l'indigène ainsi que le discours officiel le faisait croire. Du coup, le livre fit scandale dès sa parution. D'abord parce que l'auteur pointait du doigt les abus des compagnies concessionnaires qui exploitaient sans vergogne ces territoires

lointains, assujettissaient au passage les indigènes et les réduisaient en simples objets d'un décor qui s'assombrissait au fur et à mesure que se prolongeaient ces exactions. Ensuite, que ces dénonciations inattendues viennent de Gide, voilà ce qu'il y avait de plus surprenant ! Il était considéré alors comme un intellectuel issu de la bourgeoisie, avec une œuvre somme toute aux antipodes des grandes colères sociales. Il n'était pas Émile Zola pour lancer tout à coup un « J'accuse ». Il le fit pourtant. Et lorsqu'il jetait un regard sur un de ses porteurs noirs au cours de son voyage, il ne pouvait s'empêcher de noter avec humanité :

« Je ne vois rien en lui que d'enfantin, de noble, de pur et d'honnête. Les blancs qui trouvent le moyen de faire de ces êtres-là des coquins sont de pires coquins eux-mêmes ou de bien tristes maladroits... »

Ce qui l'exaspérait le plus c'était ce *mépris* exprimé par le colonisateur à l'égard du colonisé. Comment pouvait-on dédaigner à ce point des peuples « nobles » et « honnêtes » ?

Lorsque je relis aujourd'hui *Voyage au Congo*, je feuillette immédiatement *Le Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire, paru bien des années plus tard, en 1953. Je me dis que Gide aurait pu être tout aussi bien l'auteur de ces mots de Césaire :

« Et je dis que de la colonisation à la civilisation, la distance est infinie ; que, de toutes les expéditions coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires ministérielles expédiées, on ne saurait réussir une seule valeur humaine... »

*Voyage au Congo* a finalement enfanté la rébellion, accompagné le mouvement de la Négritude, encouragé les « damnés de la terre » et rendu la fierté aux peuples opprimés.

### 3

## **CONGO** **CURRICULUM VITAE**

Pays où tout ou presque tout est arrivé. Coup d'État en 1963. Coup d'État en 1968. Coup d'État en 1977. Coup d'État en 1979. Guerres civiles de 1993 à 2002.

Pays où, lorsque tout est calme pendant un moment, on s'inquiète en ces termes : « C'est pas normal, ça fait maintenant plus de cinq ans qu'il n'y a pas eu de coup d'État ou de guerre civile dans ce pays ! Qu'est-ce qui se passe ? On a perdu la main ou quoi ? »

Pays de 341 821 kilomètres carrés. C'est petit, mais c'est assez comme propriété privée.

Pays avec une fenêtre qui donne sur l'océan Atlantique. Mais les poissons et le pétrole n'appartiennent pas au peuple.

Pays où le pétrole est totalement géré par la puissance étrangère qui aura commandité le coup d'État ou fourni les armes pendant une guerre civile.

Pays avec une forêt si dense et impénétrable que les animaux en ont marre de tourner en rond. Ils veulent eux aussi qu'il y ait de vraies élections. Ils n'ont pas lu le livre d'Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*.

Pays qui a eu pour premier président un abbé, Fulbert Youlou. On l'a assassiné parce que l'abbé ne fait pas le moine.

Pays qui a remplacé toutes les salles de cinéma par des salles de prières des églises de « renaissance » avec des gourous qui font des enfants à leurs ouailles.

Pays où les malades doivent ramener leur propre lit pour être hospitalisés.

Pays – le seul au monde – où les militaires sont plus intelligents que les civils.

Pays dont Brazzaville fut la capitale de la France libre pendant l'Occupation.

Pays d'origine des écrivains Sony Labou Tansi, Tchicaya U Tam'si et Emmanuel Dongala, des musiciens Zao et Passi, des sportifs Jo-Wilfried Nsonga (Tennis) et Serge Ibaka (Basketball aux États-Unis).

Jean-Claude Charles, *Négociations*  
Jean Sioui, *Mon couteau croche*  
Samian, *La plume d'aigle*  
Jean Désy et Normand Génois, *Bras-du-Nord*  
Rodney Saint-Éloi, *Je suis la fille du baobab brûlé*  
Hyam Yared, *Naître si mourir*  
Julien Delmaire, *Rose-Pirogue*  
Isabelle Duval · Ouanessa Younsi (dir.), *Femmes rapaillées*  
Natasha Kanapé Fontaine, *Bleuets et abricots*

# Congo

Alain Mabanckou

*Entre l'arbre et l'homme, l'Alliance date de la nuit des temps. Le tronc d'un arbre, comme le front de l'homme mûr, porte des rides, les traces de son passage sur terre. Un homme ne meurt pas, il renaît dans un autre lieu. Un arbre mort attend, lui aussi, sa résurrection, mais par la main de l'homme. Passera-t-il par là ?*

La poésie, lieu-dit Congo, coule là où se rencontrent les fleuves et les voix. Au royaume de l'enfance, la mémoire appelle les rêves les plus doux : fluidité, beauté, méditation.

Né au Congo-Brazzaville, Alain Mabanckou est poète et romancier. Il vit à Los Angeles où il enseigne la littérature francophone. Prix Renaudot (2006) pour *Mémoires de porc-épic*, il est également l'auteur de *Verre Cassé* et de *Petit piment*.